

Comment le vin de Montreux partait pour Berne en 1860

Autor(en): **J.B.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 19

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222556>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

COMMENT LE VIN DE MONTREUX PARTAIT POUR BERNE EN 1860

A Montreux, dans ce temps-là, les enfants avaient si peu de distraction que tous les plus petits événements étaient le sujet d'une grande excitation; quand nous entendions le joyeux tintin des grelots de chevaux qui montaient la route d'Estombe pour se rendre à Montreux, on poussait les cris de « Char d'Ajou ». Pourquoi les appelait-on comme ça, je ne le sais pas. Qui pourrait nous le dire? Et qu'étaient ces « chars d'Ajou »? C'étaient de grands chars attelés de deux ou trois chevaux et chargés de deux énormes tonneaux à vin. Le tout était conduit par deux hommes qui ne parlaient pas français; ce qui nous étonnait beaucoup; on nous disait que c'étaient des Bernois.

Alors les chevaux étaient dételés, soignés et les hommes hospitalisés dans les maisons où ils venaient chercher le vin. Toute la journée, on le montait de la cave, brantée après brantée pour remplir les tonneaux. Ce bon vin de Montreux, couleur d'ambre dont la souche, qui l'avait produit, n'avait jamais senti le soufre ni le sulfate. Puis les « chars d'Ajou » repartaient et tout rentrait dans l'ordre.

Mais un beau jour, nous étions à l'école (vingt ou trente élèves composaient alors tous les enfants de Montreux), les retardataires nous soufflèrent en passant :

- Ils sont venus !
- Qui ?
- Les Bernois !

Alors nouvelle excitation; la classe finie, on essayait de voir ces Bernois et c'est bien sûr qu'on les voyait. La dame dans son costume national, jupe d'alpaga noir, tablier en soie couleur gorge de pigeon, les bijoux s'étalant sur son corsage de velours et la barrette en fine dentelle; elle était belle la Bernoise et le Monsieur, habillé de bonne milaine. Et que voulaient ces Bernois? Oh! chose très importante, ils venaient payer le vin.

Et je me souvins d'avoir vu dans une chambre, chez un riche vigneron de Montreux, le Vaudois, assis devant son bureau, faisant ses comptes et le Bernois alignant les écus sur la table. Et le Vaudois de demander de temps en temps :

- C'est-il juste, Monsieur ?
- C'est bien juste, répondait le Bernois.

Alors le Vaudois serrait soigneusement les écus dans un tiroir. Puis tapant amicalement sur l'épaule du Bernois :

- Eh! bien alors, allons boire un verre !

J. B., une vieille Montreuissienne.

LE FEUILLETON



25

LES BRUITS QUI COURENT

En présence des siens, Laure s'efforçait à dissimuler, les enfants ignorant encore ce projet de départ. Cependant, Rose s'inquiétait. Parfois, à la veillée, lorsque, levant la tête, elle surprenait sa mère à rêver, ce regard perdu dans le lointain, ce front ridé tout à coup, ces lèvres lasses, l'effrayaient un peu. Elle quittait sa chaise pour venir câliner la « maman triste ».

- Les yeux pâles, petite mère, les yeux pâles !

Mais Laure se défendait, riant même pour mieux contredire et rassurer la fillette.

- Tu es ridicule, mignonne, avec tes « yeux pâles ». C'est une manie. J'ai mes yeux habituels, je n'en change pas.

André, optimiste, comme tous les garçons, approuvait alors bruyamment.

- Elle voit partout des couleurs extraordinaires, cette Rose. C'est des idées de filles ! Elles sont toutes comme ça à l'école supérieure.

— Idées de filles si tu veux, mais je sais ce que je dis. Maman a quelque chose.

Et, malgré les dénégations de sa mère, elle retournerait s'asseoir, peu tranquillisée. A l'entendre, ni la fatigue, ni le travail ne justifiaient l'expression mélancolique et soucieuse que Laure prenait si fréquemment depuis deux ou trois semaines.

Cette opinion était aussi celle de tante Jeanne, qui l'exprimait plus crûment.

— Elle est un peu lunatique, cette Laure, disait-elle; elle a des *brelaires*. On ne sait pourquoi. Un jour, elle vous met dans sa poche, le lendemain elle vous fait une mine, mais une mine ! Sans qu'on y ait seulement dit un mot de travers.

La nouvelle bouderie de Mme Charlon motivait, d'ailleurs ce jugement. Qu'elle eût refusé d'assister au *ressat* des vendanges, tante Jeanne le comprenait. Ce pantagruélique festin, royalement arrosé, n'avait rien d'attrayant pour une femme un peu délicate. Grosse mangeaille, grosse buvaillie et grosses fumées de pipes. Plaisirs que Laure, évidemment, ne recherchait pas. Mais tante Jeanne s'attendait, toutefois, à la voir venir pour lui donner un coup de main, comme durant les vendanges; et cette absence lui fut pénible. Puis des jours passèrent et toujours pas l'ombre de Mme Charlon. A deux ou trois reprises, la bonne femme fit « un saut jusqu'à la maison d'en face » sous un prétexte quelconque.

— Et alors, on ne te voit plus ?

D'un geste, Laure montrait les étoffes drapées sur le mannequin, les ouvrières affairées, oubliant le babil, les patrons étalés sur la table de coupe, les gravures de mode un peu partout, les ciseaux qui ne chômaient pas, tandis que la navette de la machine à coudre dansait éperdument dans sa mystérieuse logette. C'était bien le grand travail, qui ne permet ni promenades, ni distractions. Et tante Jeanne retournait chez elle, mais point très convaincue.

— Passe encore pour la mère, mais les petits.

Car Rose et André, eux aussi, venaient moins. Il est vrai que le jardin, maintenant dépouillé, ne les attirait plus. Cependant, la vieille servante trouvait étrange que leurs visites fussent si rares. Elle expliquait ce fait par l'ingratitude traditionnelle des enfants.

— Pas plus tôt le dos tourné, ils vous oublient. C'est bien connu.

Et elle s'ennuyait. Accoutumée aux gentilleses de Rose, aux joyeuses cabrioles d'André, quelque chose, maintenant, lui manquait. La maison lui semblait attristée. Elle-même n'avait plus sa belle humeur. Elle « bourdonnait » à propos de tout. Elle se fâchait à propos de rien. Et lorsque, en novembre, l'Isaline revint pour l'annuelle « boucherie », le monde lui parut transformé. Quelle différence avec les boucheries précédentes. Le porc même, moins dodu, moins parfait que ses prédécesseurs, n'avait pas la prestance qui convient au cochon d'un syndic. La ruelle du Cottard était déserte. Les voisins, qui, depuis quelques jours, avaient expérimenté l'humeur peu avenante de tante Jeanne, demeuraient chez eux, se gardant bien d'approcher. Les gamins ne se montraient pas davantage. Le boucher dépêchait sa besogne sans dire un mot, et la pauvre Isaline « n'en revenait pas ».

— Il y a un sort sur cette maison, murmurait-elle, un peu grave, un peu railleuse en femme qui rit de ses propres superstitions, mais n'ose, pourtant, s'en défaire.

Au repas, David Vaudroz fut taciturne. Pas moyen de plaisanter. Un visage d'enterrement. Tante Jeanne fronçait le sourcil et retenait sa langue. Les domestiques, ennuyés, mangèrent en hâte pour se retirer au plus tôt. Détestable atmosphère, vraiment. Et le soir, la besogne à peu près terminée, les deux femmes, qui, habituellement, jasaient sans embarras, se trouvaient un peu gênées. La conversation, au début, n'avait rien de plaisant. Au contraire. Raboteuse, elle s'accrochait aux mots et traînait péniblement les phrases. Tante Jeanne, cependant, monologuait en lavant les écuelles, mais pour se lamenter, pour se plaindre. A l'entendre, le syndic était depuis quelques semaines, pis que le diable. On n'en pouvait faire façon. Une patience d'ange s'y serait usée, oui, certainement.

— Et, ma fi, je ne suis pas un ange, moi. Il n'est jamais content de rien. Il bougonne du matin au soir. Hier, n'a-t-il pas donné un coup de pied à ce pauvre Médor, la meilleure bête qui soit au monde? Et pourquoi? Dites-le moi, je vous le dirai. Il ne parle plus. Il reste au café le soir. Oui, oui. Ces hivers passés, il allait bien chez la Louise Tauxe faire son binocle, mais à dix heures, il rentrait. Pas question de le faire rester plus tard. A présent, allez-y voir! C'est des onze heures sonnées, que notre syndic tape encore le carton. Faut, bien sûr, que l'agent Broillet, le tire par la manche. Si ce n'est pas vergogne à son âge.

(A suivre.)

P. Amiguet.

Royal Biograph. — Cette semaine, deux grands succès: *Le Cirque ambulant*, merveilleux film d'aventures dramatiques, puis *L'Eclair d'Argent*, une grande comédie humoristique.

Théâtre Lumen. — Au programme de cette semaine, *Condamné à mort*, grand film dramatique et policier. Au même programme, *Rin-Tin-Tin*, le remarquable chien-loup, dans une excellente comédie dramatique et humoristique, *L'entraîneur*.

Pêcheurs

ABSOLUMENT tout pour la pêche

MARCHANDISES FRAICHES constamment renouvelées

MAYOR

Grand-Pont

Le spécialiste pour la CHASSE, le TIR, la PÊCHE

1879-1929

50 ans d'existence

à LAUSANNE

Pour la rédaction :

J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Steiger & Cie
Lausanne Rue St-François

SERVICES DE TABLE

AGENCE IMMOBILIÈRE

VENTES

ACHATS

Louis GENEUX, Régisseur, Lausanne
Fleurettes — Villa Fontenay — Case 10782

Achetez vos chemises
chez le spécialiste

DODILLE
Rue Haldimand LAUSANNE

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.